

Quand on m'a proposé d'écrire un texte sur la blanchitude¹, je dois avouer que je me suis d'abord senti flatté à l'idée qu'un ami Noir² pouvait penser que j'avais *peut-être* quelque chose d'intéressant à dire sur le sujet. Puis j'ai vite dit un truc comme : « c'est un thème sur lequel je préférerai lire des choses plutôt qu'en produire moi-même ! ». J'ai plusieurs raisons je crois d'avoir dit cela sur le moment :

1. C'est un questionnement relativement neuf me concernant. Quand on est Blanc comme je le suis, *on* (c'est-à-dire la majorité des autres Blancs !) ne nous donne aucune raison d'y réfléchir, ça va de soi. Et le racisme, ce vague moment dans la vie du Blanc que j'étais où pourrait subsister un résidu de pensée en acte sur les rapports de race, c'est l'affaire des vieux (les nôtres parfois), des ouvriers et des « fachos » qui votent à droite. Bref, ça n'était pas mon problème à moi, jeune, type pas-trop-bête et issu de la classe très moyenne. Personne ne m'avait dit qu'être Blanc, *c'est d'abord être moi-même enclin au racisme et s'inscrire dans des rapports de race pré-existants qui me sont favorables.*

« Pas-trop-bête » pour moi ça voulait dire alors qui ne travaillera pas plus tard de ses mains, puisque c'est comme ça que je pensais. Et puisque j'introduis ici des distinctions sociales grossières, il faut je pense donner un aperçu du terreau social, familiale et géographique sur lequel j'ai moi-même poussé : Mon père était contremaître en menuiserie, ma mère « au foyer », tous deux de milieux ruraux et provinciaux, après un bref passage en proche banlieue parisienne au milieu des années 80, j'ai passé mon enfance et mon adolescence dans le lotissement pavillonnaire d'un village du nord de la Seine & Marne. L'aéroport tout proche et la proximité de Paris drainait jusqu'au village une foule de travailleurs et employés de toutes origines et qualifications. Les enfants de ces travailleurs étaient mes camarades de jeux et d'école, je dirais aujourd'hui de mémoire qu'environ le quart d'entre eux n'était pas Blanc.

2. Si *on* (c'est-à-dire les Blancs) réussit à entrevoir la blanche clôture, celle qui barre l'accès - à la manière d'un oubli - à la question de savoir « ce qu'est être Blanc ? » ou plus personnellement « comment je suis Blanc ? », on s'aperçoit qu'il n'y a pas de textes de références accessibles en

1 J'utiliserai ici « la blanchitude » comme moyen de substitution à l'expression « le-fait-d'être-Blanc ». Il ne faut pas y voir de référence autre que morphologique à la négritude de Césaire dont je connais que le mot mais rien de la théorie dans laquelle il s'inscrit.

2 Je reviendrai dans la suite du texte sur la question de l'« ami non-Blanc » me concernant.

français sur la blancheur en tant que thème central³. Et en ce qui me concerne, à peine plus de discussions qui ont positivement fait trace sur le sujet avec des amis Blancs, sur lesquelles je pourrais m'appuyer ici. Après, est-ce que c'est parce que je n'ai rien lu que je ne peux vraiment rien dire ou écrire⁴ en mon nom ?

Revenons à l'oubli. Dans *Essais et conférences* Martin Heidegger écrit : « Dans l'oubli il n'y a pas seulement quelque chose qui nous échappe. L'oubli lui-même tombe en occultation, et de telle sorte que nous-mêmes, aussi bien que notre relation à la chose oubliée, passons dans l'état de chose cachée ». Autrement dit, par rapport à notre sujet, dans l'oubli de ma blancheur, une partie de mon être demeure caché à moi-même, en l'occurrence celle enclin au racisme, celle inscrite dans des rapports de race qui me sont favorables et que je perpétue tant qu'ils restent impensés.

Je pense là à la formule du poète Mahmoud Darwich : « une mémoire pour l'oubli »... Je pense aussi à l'architecture, où le saut-de-loup est une clôture qui ferme un espace tout en demeurant invisible quand on se tient à l'intérieur de cet espace, ce qui a pour effet de donner une sensation factice de liberté et d'horizon ouvert à celui qui est enfermé.



Principe du saut de loup en architecture (clôture invisible pour qui se trouve à l'intérieur)

3. Le problème c'est que sans cache-misère, sans référence théorique consensuelle en la matière prête-à-servir quand surgit la question toujours intempestive de sa blancheur, on se retrouve contraint d'y réfléchir soi-même, ce qui est bien casse-gueule parce qu'on ne peut plus prendre la posture de personne, mis à part la sienne (qu'il faut encore pouvoir saisir, travail sans fin...). D'où ma réserve quasi-immédiate face à la proposition de l'ami : en général on préfère ne pas se casser la figure

3 Peut-être est-ce que je ne les connais pas ces textes, ou ils sont difficiles à trouver ou ils n'existent pas du tout ? Ca je ne sais pas. Dans mes lectures personnelles à ce jour, je ne vois que le *Portrait du colonisateur* d'Albert Memmi qui traite directement du sujet, encore que l'auteur ne soit pas lui-même Blanc et que le contexte est celui de l'empire colonial et du colon Blanc (certes facilement transposable aujourd'hui). Au cours de la rédaction de ce texte, je découvre aussi Jean Genet (le « May Day Speech » de 1970 notamment) qui a pris position auprès des Black Panthers sur la question Blanche, dans le contexte des luttes d'émancipation des Noirs afro-américains.

4 Ce serait un problème pour un universitaire mais nous sommes loin ici de la production universitaire de savoir.

en public, c'est embarrassant. Surtout si la chute en question nous montre en tant que Blanc dans une position indécente, c'est-à-dire consciemment ou inconsciemment – ce qui revient au même - raciste.

Enfin... Face à sa blanchitude, cette dernière véritable *terra incognita* du Blanc⁵, on peut aussi choisir la manière forte, pour ne pas dire perverse : la mauvaise foi et le déni d'existence de la question de la blanchitude et de sa pertinence à base de : « le racisme, c'est fini, il faut tourner la page ! », « tu fais du racisme inversé là », « moi, c'est les êtres humains qui m'intéressent, ce qu'ils ont à l'intérieur d'eux et pas la couleur de leur peau », « SOS racisme c'est bien, mais le racisme anti-Blancs qui est-ce qui en parle ? », « tu crois pas que tu y vas un peu fort ? », etc⁶. Là on n'oublie plus la question, *on fait carrément le déni de sa réalité*, ça n'est plus le saut-de-loup / sceau de l'oubli, c'est le mur de séparation avec caméra électronique, mirador et trompe-l'oeil style « vu sur la prairie de Judée » peint du côté du Blanc (mais je m'égare là...).

Un tel dispositif⁷ peut s'édifier sur une multiplicité de territoires : architecture (territoire physique), discours (territoire symbolique), imaginaire (territoire psychique), etc. Et on voit aisément sa raison d'être : il vaut mieux mettre tous les moyens à disposition pour refuser d'admettre la question qui fâche⁸, l'existence de privilèges blancs et celle corollaire de préjugés faits aux non-Blancs, de rapports de pouvoir figés, prédéterminés et prédéterminants dans les parcours existentiels / la production de savoirs / la sphère médiatico-culturelle, etc. Et la violence exercée par « les siens » à l'encontre du Blanc qui ose encore s'approcher d'un tel Mur quand il est dressé physiquement se retrouve, dans les rapports interpersonnels : hypocrisie, mépris, prise de distance, voir même relations d'amitiés qui virent soudainement au clash...

5 J'emprunte l'expression latine à la verve poétique de mes ancêtres colons, explorateurs et autre cartographes européens et Blancs. On la retrouve aujourd'hui en marketing... pour illustrer la conquête de nouveaux marchés, ainsi que dans le tourisme... pour vanter l'exotique étrangeté d'une destination « dépaysement garantie ». Mais on n'a pas besoin de partir loin pour être « dépayser », surtout lorsqu'on est pas capable de la moindre *distance vis-à-vis de soi-même*.

6 Les citations sont toutes issues de mon bêtisier personnel.

7 J'utilise ici plus ou moins librement la pensée que Michel Foucault a élaboré relativement au pouvoir avec la notion de dispositif. Il écrit ainsi dans *La volonté de savoir* sur le dispositif que c'est : « un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref : du dit aussi bien que du non-dit ».

8 celle en tant que Blanc de trouver le sens de son identité vis-à-vis des non-Blancs et des autres Blancs, de déterminer la place qu'on nous a donné et de choisir si on souhaite l'occuper (et la défendre en rentrant dans la meute) ou tenter de s'en décoller autant que faire se peut.

Pour en finir avec ce Mur, sans m'apitoyer ici sur ma condition de Blanc et sans non plus faire de fatalisme, je tiens à souligner ici la difficulté de démonter un tel édifice quand il est dressé dans son esprit, pour la simple et bonne raison que très souvent l'héritage transgénérationnel nous l'offre à nous Blancs déjà monté et parfaitement opérationnel, dès notre plus jeune âge.

Personnellement, ça faisait parti du décor chez moi. Mon plus vieux souvenir de racisme « familial » remonte à l'âge de mes neuf ans environ, un jour où j'avais invité un copain Noir à venir jouer chez moi à la console de jeux. Dans le salon, ma mère se met derrière le copain qui regardait l'écran, je la regarde, lui ne la voit pas : elle se pince les narines en faisant la grimace et ventile l'air devant son visage avec la main qu'il lui reste. Je ne lui dis rien et je ne sais même plus si elle m'en a parlé après coup (et quel coup !). Je n'écris pas cela pour stigmatiser ma propre mère (je pourrais en faire tout autant de moi-même en d'autres circonstances) mais plutôt pour poser cette question : avant ce souvenir de racisme qui remonte déjà à mes neuf ans environs, combien de fois avais-je déjà reçu de la part de mes proches et de personnes auxquelles je me suis identifié en tant qu'enfant de tels « messages » racistes ? Ce souvenir n'est-il qu'un souvenir-écran ? Que sont devenus tous les autres messages antérieurs oubliés qui font partie sans aucun doute des soubassements de mon identité blanche ?

Autrement dit, ce que j'appelle ici le Mur n'est pas l'apanage des Blancs de mauvaise foi, déniaient toute réalité à la question des rapports de race une fois qu'ils en auraient vaguement pris connaissance. Ce Mur c'est aussi mon affaire, mon Mur, par exemple quand mon amour-propre m'empêche d'entendre quelqu'un me dire qu'un de mes actes se fonde sur un présupposé raciste. Je me braque, je suis blessé dans mon orgueil (à base dans ma tête de : « ça n'est pas possible, *pas moi !* ») : c'est chez moi que je retrouve le Mur presque intact. Aucune déclaration de principe dans ce texte donc, pas de volonté de me disculper hypocritement en tant qu'auteur, en m'extrayant complètement du groupe dont je fais la critique, d'être le « bon Blanc » qui aurait mieux compris que les autres. Si le sujet est casse-gueule sur le papier il l'est aussi dans la vie de tous les jours. Avec parfois pour moi un côté profondément déprimant, lorsque je me cogne dans le Mur et que j'ai alors l'impression que mes efforts antérieurs de prise de conscience n'ont servi à rien, qu'il faut encore tout recommencer au début.

Quelques exemples pêle-mêles :

J'ai eu pendant un moment la tendance à vouloir être l'ami de non-Blancs - Moment de

« prise de conscience » politique *strictement blanche*, après avoir fréquenté de loin des milieux anarchistes, presque exclusivement blancs eux aussi. Ou disons plutôt : dans cette envie profonde que j'ai de toujours souhaiter rencontrer de nouvelles personnes, le fait que le ou la candidate à la rencontre ne soit pas Blanc ajoutait automatiquement une sorte de plus-value implicite (autrement dit raciste). Je ne sais pas si je peux dire que c'est terminé aujourd'hui, mais auparavant ça allait de soi, ça ne me posait pas de problème, je trouvais ça même positif⁹. Au fond, je pourrais presque dire que je devais me sentir plus cool / intéressant / spécial / voir fier d'être en compagnie d'un non-Blanc dans l'espace public à majorité blanche d'ici. Un peu comme d'autres Blancs portent un bijou, une tenue ou encore un tatouage « exotique » ? (Il peut aussi y avoir d'autres raisons, plus sincères, à cela, c'est sûr.)

Mais bon, est-ce que le but de cette tendance n'était pas de me prouver à moi-même *qu'à défaut d'être non-Blanc, je n'étais pas raciste* ? Il n'y avait pas déjà là une sorte de mauvaise conscience souterraine en action ? Qu'on me comprenne : en évoluant dans un champs social surdéterminé, notamment autour du clivage Blancs / non-Blancs, où on sait plus ou moins clairement qu'on se trouve être du bon côté en tant que Blanc, est-ce qu'il n'est pas tentant de racheter sa culpabilité par une gentillesse un peu trop forcée ? Entre parenthèses d'ailleurs, on pourrait appliquer le même raisonnement aux couples : riches / moins riches, valides / handicapés, hommes / femmes, (soi-disant) beaux / (soi-disant) laids, forts / faibles, jeunes / vieux, classes moyennes-supérieures / classes populaires, etc. Il me semble aussi que cette culpabilité blanche est à plus grande échelle l'un des ressorts des opérations dites « humanitaires » (cherchez l'homme...).

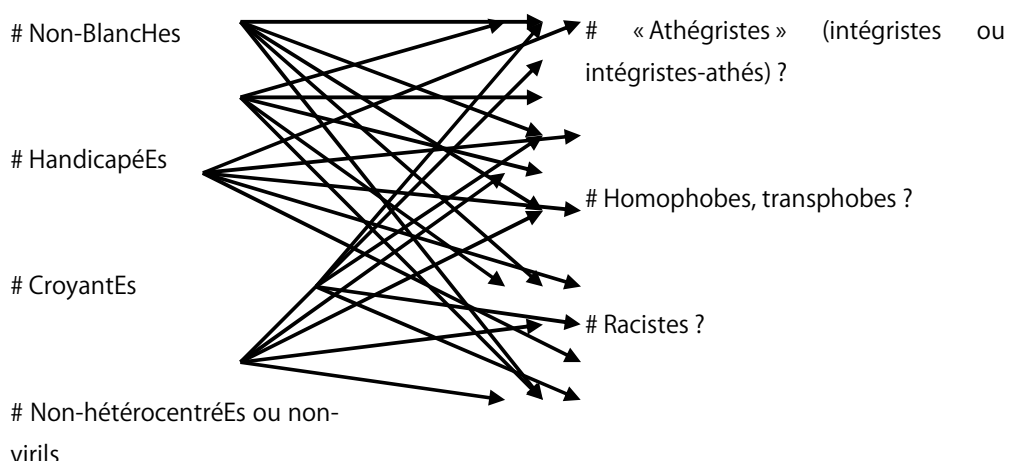
Dans mes souvenirs personnels rattachés à cette période, je pense en particulier à deux types Noirs que j'avais rencontrés chacun de leur côté dans la grande ville du sud de la France où j'habitais alors. Enfin quand je dis rencontrés, avec un biais comme ça, je sais pas trop ce qui peut rester de la Rencontre... Dans un cas comme dans l'autre, je m'étais mis dans une situation de bienveillance telle que je me demande aujourd'hui si ça ne frôlait pas la soumission volontaire (qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour racheter un peu de vieille culpabilité !). Le premier avait fini par me demander de lui dépanner de la thune et comprenait mal mon refus : c'est vrai que j'en avais carrément plus que lui de la thune mais là n'était pas le problème pour moi. Le problème était que ça ne faisait que dix jours

9 La plus-value dont je parle et le sentiment positif que je ressentais à son égard me fait penser à la discrimination positive à l'échelle des institutions de l'Etat. Même régime d'exception et même politique d'optimisme naïf de part et d'autre.

qu'on se connaissait et que ce retour de la réalité économique qui nous séparait balayait mes rêves naïfs de fraternité franco-africaine naissante. L'autre avait pris le salon de l'appartement où j'habitais pour un cyber-café où il pouvait rester toute la journée en ligne sans échanger la moindre parole avec moi (lui habitait alors à l'hôtel venant d'arriver sur la ville)¹⁰. Après je ne reproche rien à ces deux types en questions : je cherchais inconsciemment chez eux quelque chose dans mon intérêt, ils ont cherché chez moi de façon plus franche quelque chose dans le leur en échange. Manière de me faire passer un message ou de me montrer qu'ils n'étaient pas dupes de ce que moi je ne voyais pas encore, qui sait ?

En poussant la réflexion encore un peu plus loin, sans nier la naïveté politique et le racisme [parfois] latent dans une telle recherche humaine, peut-être que c'est aussi chez moi plus généralement un désir de rencontrer des personnes (ici non-Blanches) échappant aux codes d'une majorité ennuyante et en surreprésentation dans l'espace social et dont les opinions deviennent la pensée dominante. Enfin bon, malheureusement, il ne suffit pas d'être exclus d'une majorité, en étant par exemple non-blanc ou non-valide ou non-hétérosexuel (ou non-« viril ») ou même croyant¹¹ pour avoir développé à partir de son vécu de minoritaire une pensée « libre », émancipée autant que possible des dogmes de l'opinion.

Combien de :



10 Je réduis évidemment à quelques traits ces situations entre des personnes singulières et complexes pour qu'elles rentrent plus facilement dans le cadre de ce texte.

11 Voir comment la société française prétendument laïque et prônant dans les textes de loi la liberté du culte, « stigmatise » (sic) par tout un dispositif les musulmans et les musulmanes. Ou me concernant le sentiment que j'avais étant jeune à base de chrétiens pratiquants = boy scouts.

*

Ca me fait penser aussi à une autre situation, au racisme à peine voilé. J'apprends depuis plusieurs années à jouer de la musique arabe (derbouka et flûte nay). Il y a quelques temps, je me suis aperçu que lorsque je m'exerçais dans un parc ou un autre lieu public, je m'attendais plus ou moins consciemment à ce que chaque personne d'origine arabe prête tout particulièrement attention à ce que je pouvais jouer, que ça allait la toucher (ah ! Le « pouvoir » de la musique...) plus *spécifiquement* au regard de son origine et qu'elle allait venir éventuellement m'en parler¹². En réalité ça n'a pas été le cas, les trois quarts du temps les gens s'en fichent (ou feignent de...) et ça n'a presque jamais été que des Blancs qui sont venus me parler pour me dire que la flûte apaisait (passe encore) et surtout qu'il ne manque plus qu'un serpent qui danse en face de moi¹³ ! Combien de fois on me l'a faite cette fichue réflexion orientaliste... Ironie du sort en tout cas, c'est moi et la musique que je jouent qui deviennent l'objet d'une réduction stéréotypée de la part de mon propre groupe racial. Ça me fait entrevoir le temps d'un instant et dans un contexte bien déterminé ce que ça peut être que d'être l'objet d'un jugement bêtement raciste. Ça doit faire aussi partie des raisons pour lesquelles je ne m'attends plus à aucun effet prédéterminé sur qui que ce soit quand je joue à l'extérieur !

*

Enfin, sur le plan du discours je me rends compte qu'il est encore difficile pour moi d'utiliser les mots « Noir », « Blanc-He », « Arabe », « Race »¹⁴, « Métisse », « Africain-e », et toute désignation franche d'une différence raciale en général. Que la personne en face de moi soit Blanche ou non-Blanche ne change pas beaucoup le problème ; on peut avoir la peau noire et un masque ou une idéologie blanche pour paraphraser Frantz Fanon. Je n'aime pas les euphémismes « cool » en la matière (« Black », « Beur », etc) : le sujet est loin d'être cool quand on y regarde de plus près, alors je ne les utilise pas.

12 Je sais : c'est lamentable.

13 Parfois on me parle des « danseuses » aussi, plus rarement on me demande si je suis arabe... Bah oui, mieux vaut qu'il y ait identité entre l'origine d'un art et les origines de celui ou celle qui le pratique, sinon il faut revoir une partie de sa mythologie personnelle.

14 Alors que « Racisme » et « Raciste » sont consensuels à mes yeux, ils ne *me* dérangent pas de la même façon quand je les utilise... J'ai plus l'impression d'être dans la pensée basement blanche et correcte en les utilisant (cf « Journée de lutte contre le racisme » & co)

Mais j'ai l'impression que tout le poids d'une histoire coloniale française sordide, longue et fatale pour tant de personnes - en le disant vite ici - se cristallise dans ces mots proscrits, avec une force aussi puissante que celle qui fait qu'on ne parle justement jamais de ce passé.

Par « parler » je veux dire mettre des mots à plusieurs sur cette histoire : dans les familles blanches, les écoles publiques (celles où j'ai été en tout cas), les discussions pendant les pauses au boulot, je n'ose même pas écrire ici à la télévision... Dans ce silence magistral, j'ai quand même quelques souvenirs parmi lesquels celui d'un collègue de boulot algérien ayant passé son enfance en Algérie me racontant il y a 5 ans pendant une pause que pendant la guerre d'indépendance, alors qu'il était à l'école, l'armée française avait emmené de force toute sa classe assister à l'exécution d'un combattant algérien, afin de semer la terreur dans les familles et les dissuader de prendre part à la résistance. Aussi qu'il enjambait les cadavres dans la rue certains matins pour pouvoir se rendre en classe... J'ai pas oublié.

J'ai parfois aussi l'impression qu'à force de déceptions répétées, on est amené - je le suis en tout cas - à être au moins sceptique sinon carrément méfiant à l'égard d'un Blanc qui parlera de Race, de Noirs, d'Arabes... ça se comprend, tant tout et son contraire a été dit et fait avec ces mots, *au nom de* ces mots. Et si ma réaction de méfiance est d'ordre intellectuelle quand j'entends ces mots dans un discours, j'imagine sans peine qu'elle fait partie du kit de survie élémentaire de tout non-Blanc qui ne cherche pas à s'intégrer coûte que coûte dans une société blanche aliénante. Plus amusant et surtout symptomatique est le rejet du terme « Blanc » par les Blancs eux-mêmes. Refuser de dire qu'on est Blanc et refuser d'admettre qu'on peut être raciste étant une seule et même chose pour moi.

Je me souviens lors de la soutenance à l'université d'un mémoire de musicothérapie que j'avais rédigé, l'une des membres (Blanche) du jury a réussi à relever un détail complètement hors-sujet parmi tout ce qu'il y avait de possible à aborder pour discuter ensemble d'un travail de plus de 150 pages : « Dites-moi, vous mentionnez dans la description de votre patiente qu'elle est blanche (rire nerveux et condescendant) : pourquoi cela Monsieur ?! » Je m'étais préparé à beaucoup de questions mais là, elle m'avait laissé baba ! J'ai marmonné deux ou trois choses mais c'est certains que pour elle j'étais pas normal d'avoir noté cela (la patiente aurait été noire, elle n'aurait jamais compris pourquoi je ne l'avais pas signalé !). C'est un peu comme le « type caucasien » des portraits-robots dans les séries policières américaines doublées en français : c'est certains que la moitié des téléspectateurs (moi y compris) qui regardent la série ne savent même pas exactement où se situe la région du Caucase. C'est pas possible juste de dire :

« le suspect est de type blanc » ou de « race blanche », ça n'est pas correcte pour les Blancs du CSA ? Et pour en revenir à mon expérience personnelle, même par écrit, je dois m'y prendre à deux fois par moment avant d'employer les mots « Noir », « Race », « Arabe », « Blanc », etc. Faire bien gaffe à la majuscule (mais pourquoi en fait ?), à ce que je veux dire quand je les utilise. Signe que je ne suis pas débarrassé à ce jour de toute crispation à l'égard de ces sujets.

Alors, après ces quelques pages, que reste-t-il à dire pour essayer de donner une réponse à la question de savoir comment je suis Blanc ? J'ai essayé en écrivant ce texte d'éviter à ma façon deux écueils :

- celui de s'enfermer dans une position auto-punitive de Blanc qui avouerait toutes ses « fautes », en espérant être ainsi lavé de son passé. Tout blanc, tout neuf.
- Celui de critiquer un groupe auquel j'appartiens quoi qu'il arrive, pour (me) donner l'illusion que je n'en fais plus partie.

C'est quoi l'autre voie alors ? Comment je suis Blanc *aujourd'hui* ? Concernant les rapports Blancs / Blancs et Blancs / non-Blancs dans lesquels je suis impliqué, je dirais qu'*être Blanc pour moi c'est d'abord tâcher de ne pas l'oublier*. Ensuite c'est essayer d'être toujours plus sensible à ma place (mon discours, mes actes) *en fonction* de la place (du discours, des actes) d'autrui, Blanc ou pas. Ca veut dire essayer de connaître la place d'autrui, comment il conçoit sa blancheur ou le fait qu'il en soit exclu. Me remémorer ainsi ce qui nous éloigne, pour savoir ce qu'on peut encore faire ensemble – et si on a encore quelque chose à faire ensemble même parfois. Enfin de façon plus terre-à-terre apprendre aussi à m'opposer aux sous-entendus que j'arrive à repérer dans des situations quotidiennes, éviter les complicités silencieuses, si fréquentes quand on est entre-soi, en non-mixité blanche - ou en majorité écrasante, ce qui revient au même.

